

Le néolibéralisme n'aime pas que les cultures soient différentes les unes des autres. Pourquoi ? Parce que les différences culturelles nuisent au commerce et rendent les gens moins dociles. Les choses sont tellement plus profitables pour le commerce quand tout le monde regarde « Dallas », quand les best-sellers sont choisis (ou réécrits) à un seul endroit, quand les campagnes électorales recourent toutes au simplisme de la télévision.

La culture menacée partout

Dissipons enfin un malentendu qui court les rues. La culture, ce n'est pas un truc de snob ou la propriété exclusive des intellectuels de gauche. Oui, la culture s'exprime dans les livres et dans les colloques pour spécialistes, mais la culture est également à l'œuvre dans la façon de conduire la voiture, dans l'utilisation sociale ou vindicative du téléphone portable, dans le choix des loisirs, dans les fréquentations par Internet, dans le respect des collègues et des compétences...

Parce qu'elle est partout, la culture est partout menacée par le néolibéralisme. Comment s'étonner ? Quand une idéologie s'est mise en tête que l'on peut vendre ou acheter n'importe quoi, y compris l'eau potable ou le stationnement à côté d'une salle d'urgence, il faut s'attendre à la voir mettre aux enchères le bruit, la pollution, le masochisme, les sports extrêmes, la malbouffe dans les cafétérias scolaires...

Puisque le néolibéralisme en est à l'embauche de tortionnaires que l'on paie selon les renseignements soutirés de détenus terrorisés ou agonisants, qu'on ne s'attende pas à ce qu'il épargne les cultures nationales et régionales qui sont et doivent demeurer des incubateurs de liberté et de résistance.

Entre le néolibéralisme et la culture sous toutes ses formes et dans toutes ses incarnations, aucune coexistence n'est possible.



NÉOLIBÉRALISME ET CULTURE



BRIGADES D'INFORMATION CITOYENNE

Plusieurs personnes, très différentes les unes des autres, ont participé à l'effort collectif de produire les fascicules qui constituent la trousse citoyenne d'information.

Chacune des personnes ayant participé à la rédaction de ces textes, souvent à partir de textes déjà produits, milite au sein de groupes populaires, associations citoyennes ou syndicales. Toutes ces personnes ? Non. Une d'entre elles est un citoyen « non affilié », un simple citoyen faisant œuvre de citoyenneté responsable.

Il s'agit de Laurent Laplante.

Laurent Laplante est jaloux de son indépendance et de sa totale liberté. Mais indépendance et liberté n'excluent pas engagement. Avec le texte sur la culture qu'il nous a fait l'amitié de rédiger, Laurent Laplante apporte sa pierre très personnelle à cette lutte citoyenne grandissante contre le néolibéralisme. Avec un style et une approche très différente de la facture des autres textes, celui de Laurent Laplante constitue un exemple très éloquent de ce qu'il préconise comme valeur essentielle à défendre : la diversité.

Nous l'en remercions.

ce résultat est pourtant souhaitable, car c'est la seule façon de laisser chaque humain établir le lien qu'il souhaite avec son environnement. Prétendre que certains êtres humains sont incapables de créer la culture adaptée à leur climat, à leurs cauchemars et à leur histoire, cela conduit en ligne droite au racisme : « Je sais mieux que toi ce que veut dire ton environnement. » Nous devrions pourtant admettre, même si nous nous mettons la bedaine à découvrir au premier souffle printanier, que le nomade du désert sait ce qu'il fait quand il s'emmitouffe jusqu'aux yeux face au soleil tropical.

Il est d'autant plus difficile de considérer les autres cultures comme des égales que le néolibéralisme intervient de tout son poids pour nous convaincre qu'il est bien plus simple et plus intelligent de répandre une seule culture, un regard uni-forme. Tant pis pour les différences ! Elles ne sont d'ailleurs, dit le néolibéralisme, qu'un gaspillage d'énergie et une manie de vieux nostalgiques.

Pour le néolibéralisme : vive l'uniformité !

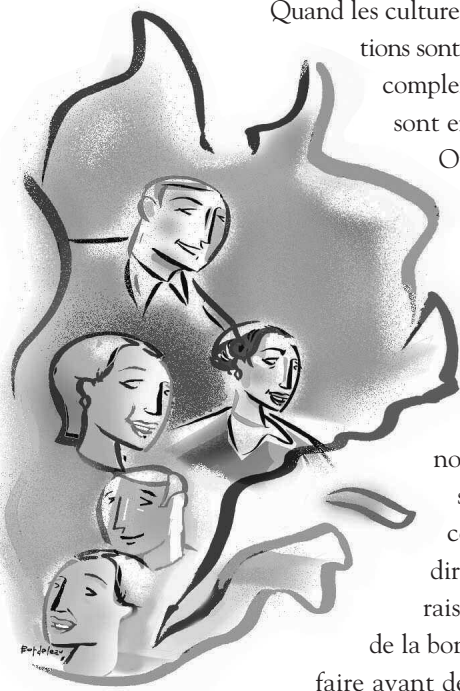
Quand il promène ses gros sabots dans le monde culturel, le néolibéralisme tient un discours séduisant et trompeur. La main sur le cœur, il proclame le droit de tous les humains à ce que la culture offre de mieux : en cinéma, en musique, en livres, en spectacles, en vedettes... C'est, dit-il, au nom de la démocratie et du droit universel à la culture la plus riche que les « prénomms » des petites enclaves régionales doivent disparaître. Pourquoi ne pas permettre à l'hégémonie industrielle et commerciale d'enjamber les prétentieuses « exceptions culturelles » ? Une fois éliminés les résidus folkloriques que les petites communautés s'entêtent à préserver dans le macramé ou tamtam primitif, l'espèce humaine chercherait d'un même pas et profiterait des mêmes richesses. Beau discours !

En réalité, la culture ne fonctionne pas comme une arme. La culture, c'est discrètement au pied de son lit ou sur un tapis de prière au milieu du bazar ou de parfois les mêmes et souvent autre chose. La culture débouche sur la liberté de prier mais une gamme de regards portés par des gens différents sur des réalités qui sont n'est pas un beau programme qui descend du ciel ou que l'autorité impose partout, la création et il est assez rare que les créateurs portent l'uniforme. La culture, ce n'est pas un beau programme qui descend du ciel ou que l'autorité impose partout, mais une gamme de regards portés par des gens différents sur des réalités qui sont parfois les mêmes et souvent autre chose. La culture débouche sur la liberté de prier discrètement au pied de son lit ou sur un tapis de prière au milieu du bazar ou de nature change d'un continent à l'autre, d'une température à l'autre, d'une famine ou d'une épidémie à l'autre. Une seule culture, c'est la rupture du lien entre les groupes humains et leurs environnements.

Pour faire un mariage arrangé, raconte une jeune scientifique japonaise très libre d'allure, il faut d'abord rédiger ce profil, cette biographie que l'on confie aux entremetteuses. Il faut répondre à toutes les questions. Pour les gens qui viennent d'un bon milieu, c'est facile ! Mais les autres ? On hésite à mettre sur papier l'histoire de sa vie quand cette histoire est moins que parfaite.

Autrement dit, contrairement à ce qui circule dans les clichés d'autres cultures, ce ne sont pas nécessairement les parents qui préconisent le mariage arrangé. Il arrive que ce soit de jeunes ambitieuses ! Catherine Bergman, après des années à Tokyo, saisit aussi d'autres nuances culturelles.

Tandis que Mari (comme Marie Curie) vitupère à voix douce, je prends note de la robe de lin rose, de la petite veste assortie, du court collier de perles ; autant de signes subtils mais non équivoques qu'il s'agit d'une femme professionnelle dans une position d'autorité. Plus junior, ce serait le sempiternel tailleur bleu, le chemisier boutonné jusqu'au cou. Elle ne porte pas de bas, ce qui pourrait sembler normal, étant donné qu'on est en plein été et que la chaleur humide est écrasante. Mais à Tokyo, pour quelqu'un de son rang, aller jambes nues constitue rien moins qu'une formidable déclaration d'indépendance !



Quand les cultures sont à ce point différentes, bien des réactions sont possibles. On peut se donner raison sans complexe : « Ils agissent comme cela parce qu'ils sont encore arriérés. Laissons-leur le temps ! »

Ou bien on ferme la porte et les fenêtres : « Tant qu'ils restent chez eux, ils peuvent faire ce qu'ils veulent. Mais s'ils viennent chez nous, qu'ils n'apportent pas leurs coutumes dans leurs bagages ! » Ce n'est peut-être pas la condamnation brutale de toutes les différences culturelles, mais ce n'est pas non plus une grande ouverture d'esprit. Ce sont peut-être là des façons politiquement correctes de dire ce que l'on ne veut pas dire à haute voix : « C'est ma culture qui a raison, c'est mon regard qui voit les choses de la bonne manière. » Il y a encore du chemin à

faire avant de se dire et de penser qu'aucune culture n'est supérieure à l'autre, qu'il n'y a pas de regard neutre ou objectif et que toutes les cultures sont irremplaçables et indispensables. En arriver à

NÉOLIBÉRALISME ET CULTURE

La culture, c'est une signature

Chacun d'entre nous possède un nom de famille et un prénom. Le nom de famille nous rattache à une parenté plus ou moins nombreuse, à des tantes et à des oncles, à des cousines et à des cousins et, tant qu'à y être, à une série d'ancêtres qui ont laissé leur marque sur nous, même si nous ne le savons pas. Notre prénom, c'est notre contribution personnelle à l'histoire de la famille, le quelque chose de particulier que chacun apportera. C'est notre façon personnelle d'ajouter quelque chose tout en appréciant ce que l'on a reçu. Le nom de famille fait de chacune et de chacun le membre d'un groupe qui s'appelle Tremblay ou Bouchard ou Villeneuve. Le prénom, c'est la possibilité pour chacune et chacun d'être un Jacques, une Céline ou un Gaétan à l'intérieur d'une famille.

La culture, c'est la même chose, mais en plus large, en plus collectif. C'est une signature, mais qui donne des précisions sur un groupe ou un peuple. La culture québécoise, c'est la signature qui dit ceci : « Nous faisons partie de la grande famille humaine, mais nous faisons cadeau à l'humanité d'un petit quelque chose de différent que les autres groupes ne peuvent lui donner. »



Tout comme la signature met bout à bout un nom de famille et un prénom, la culture attache ensemble, à un bout, ce qui est commun à tous les êtres humains et, à l'autre bout, ce que tel groupe humain a de différent, d'unique, d'irremplaçable. C'est la culture qui permet à chacune et à chacun de dire ceci : « Je suis un être humain et je suis Français » ou « Je suis un être humain et je suis Algérienne. » On voit pourquoi une signature et une culture se ressemblent : la signature permet à Jean Latrémouille d'appartenir à la famille des Latrémouille et d'être un Latrémouille différent de tous les autres ; la culture, c'est une façon particulière de faire partie des êtres humains tout en étant un groupe d'êtres humains différent de tous les autres.

La culture, c'est, dans un cas, le lien entre un Inuk et ses contes, sa connaissance du froid, la maîtrise de son environnement. La culture, c'est, dans un autre cas, le lien entre le Québécois et ses climats, ses régions, ses colères et ses enthousiasmes. La culture, c'est aussi le lien entre le Polonais et l'histoire tourmentée de son

pays, l'instabilité des frontières, le voisinage avec l'Allemagne et la Russie. L'Inuk, Québécois et le Polonais sont tous des êtres humains, mais chacun des trois se nourrit d'une culture particulière et fait de sa culture un cadeau à l'humanité que l'humanité ne peut recevoir de personne d'autre.

La culture, c'est aussi un regard

En plus de me donner une signature inimitable, la culture change mon œil. Comme Québécois, je regarde la neige tomber un 4

mai sans trop m'affoler. Ma culture de Québecois me dit que ce qui tombe du ciel un

matin de mai ne sera plus la l'après-midi.

L'Africain ou le Mexicain qui, à côté de

moi, regarde descendre la même neige

que moi, ne sait pas, à moins d'avoir

déjà traversé plusieurs de nos hivers, si

cette neige annonce le retour des grands

froids. Le nouveau venu peut très bien

se dire avec une certaine crainte : « Non

mais, ça ne va pas recommencer ! » La cul-

ture du Québecois et celle de l'arrivant con-

duisent les deux humains à interpréter différem-

ment la même neige, la même réalité. Une seule neige,

mais deux regards. Deux regards guidés par deux cultures.

Appartenir à une certaine culture, cela permet donc d'interpréter avec une

plus grande aisance les moeurs, les habitudes, les symboles liés à cette culture. Quand

un Étatsunien voit le drapeau de son pays, il retrouve l'atmosphère du salut qu'on lui

faisait faire à son école primaire et il est porté mentalement à jurer de nouveau fide-

lité à sa patrie. Si un piéton québécois entend le bruit d'un klaxon, il sursaute

automatiquement, car ce bruit, Dieu merci, ne nous agresse que rarement : le piéton

tourne la tête et se dit qu'il a dû commettre une imprudence ou qu'il est en présence

d'un conducteur nerveux et exceptionnel. S'il fallait que le citoyen du Caire tienne

compte de tous les cris d'avertisseurs qui lui percent les tympans, il serait mort de

dépression depuis longtemps. Même réalité, regards (et oreilles) différents. Bien des

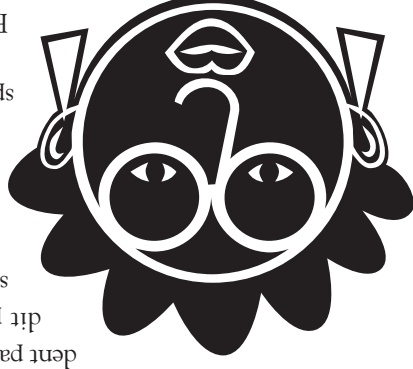
Québécois prennent le repas du soir une heure ou deux avant que le Parisien ne

passse à table et trois ou quatre heures avant que les citoyens de Madrid n'aient ter-

mine leurs repas et se mettent en quête d'un restaurant. Même besoin universel de se

nourrir, adaptations différentes. Le francophone dit : « J'AI soixante ans », mais

l'anglophone dit plutôt : « Je SUIS soixante ans (I am sixty) ». Les grinçements des



articulations se ressemblent, mais la culture modifie la réaction. L'anthropologue Pierre Maranda racontait que, pendant un séjour dans une île isolée de l'Océanie, il a mis des semaines à comprendre pourquoi les gens semblaient mal à l'aise autour de lui. Lui, en étranger poli, souriait le plus gentiment du monde à ceux qui l'approchaient, car il ne connaissait pas la langue et cherchait comment établir le contact. Il ne savait pas que, dans cette culture particulière, la personne ne sourit que si elle est mal à l'aise ! La gentillesse du sourire québécois disait à l'autre culture : « Je suis mal à l'aise ! » Et les insulaires savaient de moins en moins ce qu'ils devaient faire pour que disparaisse enfin le vilain sourire. Le jeune Inuk connaît, parait-il, dix-sept mots pour décrire la neige : celle qui va rester, celle qui va disparaître, celle qui tournera au verglas, celle qui... Et les écoliers autochtones de Chisasibi affichent sur les murs de leurs classes des dessins où la neige est toujours bleue... Une culture moins nordique, celle d'un Touareg du Sahara, par exemple, désignera la neige d'un mot passe-partout et n'en n'imaginera même pas le contenu concret. La neige ne change pas beaucoup, mais chaque culture la voit ou l'imagine à travers ses lunettes.

Différences sans supériorités

Quand un invité chinois rote de plus en plus bruyamment à mesure que le repas progresse, il est tentant pour un Québécois de le juger grossier. L'invité, lui, ne comprend pas qu'on dissimule son plaisir et qu'on ne fasse pas retentir les rots qui affirment l'excellence du repas. De telles différences culturelles sont courantes. Très souvent, la question surgit : « Mais qui a raison ? » Dans presque toutes les cultures, la première réaction est de considérer que c'est sous notre toit que résident le bon sens, le raffinement, l'équilibre. Chaque culture se désigne comme la plus intelligente ; les autres - c'est dommage qu'ils ne s'en rendent pas compte - ne sont que des barbares. On ne dit pas nécessairement « Je suis le Bien, ils sont le Mal », mais il y a de cela partout. L'Européen ne comprend pas que l'on s'interresse au baseball, le Nord-Américain ne sait même pas qui sont les All-Blacks ; les deux pensent être les seuls à connaître le sport...

L'ancienne journaliste Catharine Bergman (L'Empire désorienté, Flammarion Québec, 2001, p. 117-119) fournit de multiples exemples de jugements hâtifs portés sur des coutumes nippones. Par exemple, à propos des « mariages arrangés » (mi-ai).